

FRÉDÉRIC D'ONAGLIA

L'Enfant des Maures

ROMAN



« Ce roman, je ne l'ai pas lu, je l'ai dévoré ! »

Les Lectures de Martine


CHARLESTON
POCHE

Pour s'occuper de son père malade et assurer la survie de l'entreprise familiale de marrons glacés, Maurine revient vivre auprès de sa sœur dans son village natal de Collobrières. Là, sur les terres de son enfance, la jeune médecin se replonge bientôt dans le drame qui défraya la chronique trente ans plus tôt : un couple mort brûlé vif dans une maison voisine.

Mais sa curiosité provoque de violentes réactions au village et bientôt, les passions se déchaînent...

**Un village provençal, un drame vieux de 30 ans,
une héroïne inoubliable...**

Frédéric d'Onaglia a grandi à Lyon et réside aujourd'hui en Provence, une terre de légendes et de contrastes devenue le cadre privilégié de ses romans. Finaliste du prix Lions's Club International, il a su conquérir un public toujours plus large. *L'Enfant des Maures*, son onzième roman, a déjà séduit plus de 40 000 lecteurs.

Texte intégral

ISBN 978-2-36812-327-0



9 782368 123270

7,50 euros
Prix TTC France


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

L'ENFANT
DES MAURES

© Calmann-Lévy, 2014

Pour la présente édition de poche :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2018

29 boulevard Raspail

75007 Paris — France

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-327-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Editions Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston)
et sur Instagram (@LillyCharleston) !

Frédéric d'Onaglia

L'ENFANT
DES MAURES

Roman

calmann-lévy

*À Michel Goujon,
avec mon infinie reconnaissance.*

*À Frédérique Hébrard,
gramacì per l'amitia.*

PROLOGUE

*L*a frêle silhouette se recroquevilla dans le réduit obscur, sous l'escalier. L'enfant avait si peur... Il resserra les genoux contre sa poitrine et se mit à trembler, terrifié à l'idée que son beau-père le frappe à nouveau. Il avait bu, comme tous les soirs, et venait de lui administrer une solide correction à coups de ceinturon avant de l'enfermer ici, dans le noir. Comme chaque fois, il l'oublierait, puis il le libérerait au petit matin.

Le garçonnet avait eu l'idée d'aménager sa prison. Quelques jours plus tôt, il avait rempli le réservoir d'une lampe à pétrole qu'il avait déniché dans le grenier. Il devait faire vite. Mais son beau-père, alerté par un bruit, revenait sur ses pas.

— Qu'est-ce que tu fais là ? rugit-il, prêt à l'étriper.

L'enfant tressaillit et, dans sa panique, renversa la lampe. Le pétrole se répandit sur le sol. L'homme observait la flaque sombre et luisante qui avait souillé les semelles de ses chaussures. Il se figea. Par réflexe, la petite victime s'empara d'une boîte d'allumettes à sa portée, la serra entre ses doigts afin de trouver la force de croiser le regard de son

bourreau. Pour la première fois, le gamin y lut la peur qu'il inspirait. Il prenait le contrôle, ce qui l'incita à poursuivre. Lentement, il ouvrit le petit étui cartonné, en extirpa une allumette, puis, sans quitter des yeux son beau-père, craqua le bâtonnet et le jeta entre eux. Les flammes jaillirent, pleines de lumière. L'homme se mit à crier, piétinant de terreur. Mais il était déjà trop tard, son pantalon avait pris feu... L'enfant s'enfuit. Personne ne sut qu'il était sur les lieux de l'accident. Son beau-père mourut de ses blessures pendant son transfert à l'hôpital.

Plus jamais il ne l'enfermerait sous l'escalier...

La main en appui sur la poignée, Maurine Casténat prit une profonde inspiration. Elle savait ce qui l'attendait derrière cette porte. Elle allait devoir affronter le regard de Carole, sa sœur, en proie au désespoir ou en colère de s'être rangée à ses côtés. Rien n'était léger dans leurs rapports depuis que Maurine, huit mois plus tôt, s'était réinstallée au Lambert, le domaine familial. Pourtant, à cette époque, elle avait pensé que Carole lui aurait été reconnaissante de la voir renoncer à une brillante carrière de chercheur. Sans l'ombre d'une hésitation, Maurine avait en effet choisi de devenir médecin de campagne à Collobrières dans le seul but de s'occuper de leur père malade, et ainsi de décharger un peu son aînée de la lourdeur du quotidien. Mais il en avait été tout autrement...

Carole était-elle vraiment soulagée par ce retour ? Maurine en doutait de plus en plus. C'est à peine si elle reconnaissait sa grande sœur, la confidente, la protectrice et l'amie. Fini le temps de l'insouciance, des fous rires et des complicités. Carole, qui dirigeait

maintenant la confiserie Casténat, avait l'apparence et les manières élégantes de la parfaite notable de province, figée entre deux âges.

Maurine, elle, respirait une farouche joie de vivre. Si son métier l'amenait à côtoyer la maladie, la souffrance ou la mort, elle éprouvait une réelle satisfaction à soulager les maux, à sauver des vies parfois. C'était son but, une vocation dont elle avait pris conscience très jeune, peu de temps après le décès tragique de leur mère Anaïs, mortellement blessée après une chute accidentelle dans le gouffre du Destéou tout proche. À trente-deux ans, Maurine avait la beauté des femmes que la maturité sublime et qui savent garder l'impétuosité d'une jeunesse pas si lointaine. À cette grâce s'ajoutaient l'intelligence, l'obstination et un bel esprit d'analyse, ce qui lui avait évité bien des écueils. « Chaque acte a une conséquence. » Maurine connaissait la formule par cœur, et jamais elle n'établissait un diagnostic sans s'être posé toutes les questions ni sans avoir obtenu toutes les réponses. Elle passa la main dans son épaisse chevelure, puis elle poussa la porte.

— Tu as fait vite, remarqua Carole sans même se retourner.

Debout devant l'évier, elle remplissait le réservoir d'eau de la machine à café. Maurine préféra ne pas relever le sarcasme et s'assit sur le banc en bois de chêne, à la table de la cuisine.

— J'en prendrais bien un, moi aussi...

Son regard doré parcourut la pièce massive et voûtée où tant de décisions avaient été prises par les générations de Casténat qui s'étaient succédé au Lambert, jusqu'à leur pauvre père aujourd'hui hospitalisé dans un centre spécialisé pour les malades

d'Alzheimer. À l'extérieur, une nuit d'automne plongeait les courbes du massif des Maures dans une mer d'encre. C'est à peine si Maurine devinait les contours des deux menhirs plantés en vis-à-vis, à la lisière du domaine. Un léger courant d'air la fit frissonner. Le lustre à six branches au-dessus de la table monastère bougea imperceptiblement, les reflets de ses ampoules en forme de bougie projetèrent leurs ombres sur le mur blanchi à la chaux. Les cuivres, sur la hotte de la cuisinière, et les étains alignés sur le manteau de la cheminée prirent un éclat. Maurine porta alors son regard sur sa sœur qui essuyait fébrilement les gouttes d'eau sur le plan de travail. Elle replia ensuite le torchon et le glissa sur la tringle du four, veillant à ne laisser aucun pli. Puis elle mit en marche la machine à café.

— Papa est très bien installé, dit Maurine pour essayer de détendre l'atmosphère. Il a une chambre lumineuse et qui donne sur la mer. Quant au personnel soignant, je l'ai trouvé particulièrement efficace et sympathique.

Carole déposa sèchement le cappuccino devant sa sœur et répliqua d'une voix sourde :

— Et je présume que ça te suffit !

— Arrête, Caro..., gémit Maurine.

À cet instant précis, elle aurait aimé un peu de solidarité, à défaut d'un semblant de compassion. Elle aussi souffrait de la situation. Elle avait conduit leur père dans une maison spécialisée parce qu'elles ne pouvaient plus le garder chez elles et elle avait vécu cela comme un supplice. Elle avait eu l'impression de le renier, de le bannir de sa vie. Mais Henri Casténat n'était plus le même et il représentait un danger, à commencer pour lui-même. Les deux

sœurs n'avaient pas eu le choix. Dès les premiers symptômes de la maladie, Maurine ne s'était fait aucune illusion et elle avait préparé Carole à l'inéluctable en évitant de lui donner de faux espoirs. Mais sa sœur n'avait rien voulu entendre. Leur père s'en sortirait, un point c'est tout.

— Regarde les choses en face, bon sang ! s'indigna Maurine.

— Oui, justement. Tous tes rapports de toubib n'alignent que des chiffres, rien d'autre. Là, il s'agit de notre père. Tu entends ? De papa ! Il s'est remis de la tuberculose quand il avait huit ans, d'un cancer quand il en avait cinquante-trois. Il est fort, c'est un battant. Pourquoi a-t-il fallu qu'il quitte sa maison ? C'était le meilleur endroit pour qu'il guérisse.

Maurine n'insista pas. Au printemps, l'état de santé de leur père s'était dégradé, au point de nécessiter une présence et des soins constants. Les sœurs Casténat s'étaient relayées à tour de rôle, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, jusqu'à ce que Carole se rende enfin à l'évidence. Huit jours plus tôt, alors qu'elle gardait le lit à cause d'une mauvaise grippe, son père avait failli se casser les os dans l'escalier. Maurine était absente et Carole avait eu très peur. Anéantie par la décision qui s'imposait et devant l'insistance de sa sœur, elle avait fini par signer les formulaires d'admission.

Carole but son café d'une traite. Puis elle rinça sa tasse et se dirigea vers la porte.

— Déjà ? s'écria Maurine, désabusée. Tu ne restes pas un moment avec moi ?

— Désolée, une grosse journée m'attend demain à la confiserie et je suis claquée. Je vais me coucher.

— Mais... Reste encore un peu. S'il te plaît !

En croisant le regard de sa sœur, Maurine fut saisie par sa froideur. Rien, elle ne voyait rien. Il semblait résolument vidé de toute compassion à son égard. Et pour la première fois, elle eut même la terrible impression que Carole se réjouissait de la savoir malheureuse.

— Reste, murmura Maurine d'une voix presque implorante. J'aimerais qu'on parle.

— Je n'y tiens pas, siffla-t-elle, les lèvres pincées. Il est peut-être temps pour toi de comprendre que tout ne va pas toujours dans ton sens. Tu te comportes en petite dernière. Tu éprouves des remords à avoir fait interner papa ? Eh bien, tant mieux ! C'est tout ce que tu mérites. Moi, j'ai passé toute ma vie ici auprès de lui. J'ai repris la confiserie par devoir, par respect pour la famille. Toi, tu as tracé ta route sans te poser de question.

Maurine déglutit avec peine. Carole poursuivit sur sa lancée très calmement :

— Où étais-tu ces dernières années, alors qu'il devenait chaque jour de plus en plus dépendant ? Tu as attendu que tes engagements soient terminés pour t'impliquer. Pour soulager ta conscience, sans doute ? Mais c'est trop tard. Alors si tu attends le moindre remerciement de ma part, tu risques de prendre racine.

Sans ciller, elle se retira, laissant Maurine interloquée.

À une encablure du golfe de Saint-Tropez, le massif des Maures semble avoir été préservé de la course du temps et revêt quelque chose de sacré pour qui

sait regarder et écouter avec son âme. La magie est partout présente, dans les moindres replis de ses vallons. La forêt dévoile ses mystères dans une langue étrange, où la musique cristalline des ruisseaux se mêle au bruissement des feuillages sous les couverts des châtaigniers. Au détour d'une courbe apparaît soudain Collobrières, et la départementale qui débouche sur le boulevard Lazare-Carnot. Plus loin, sur la place de la Libération, à deux pas de l'hôtel de ville, se trouve la boucherie Fabrégat. « De père en fils depuis 1912 », comme l'indique l'enseigne peinte sur la devanture.

— Peuchère, gémit Gilou en déposant sur la balance la tranche de rumsteck qu'il venait de découper, tout ça est bien triste...

Maurine s'attendait à ce que son parrain réagisse ainsi. Elle connaissait bien le plus fidèle ami de son père, il n'avait pas la réputation de mâcher ses mots.

— Et ce qui l'est davantage, reprit le boucher avec son accent chantant, c'est que toi et ta sœur vous vous déchirez. Ça me fend le cœur, ma pit-choune. Je te le dis comme je le pense.

Après avoir replacé son crayon derrière l'oreille, il sortit une terrine de la banque réfrigérée et en coupa une tranche généreuse.

— Mousse de canard aux cèpes. Typiquement locale, et de saison. Tu m'en diras des nouvelles...

Il disposa ce « cadeau de la maison » dans le sachet plastique contenant la viande et le tendit à Maurine. Il suspendit son geste tout en fixant la jeune femme droit dans les yeux.

— Ne reste pas en froid avec Carole, vous devez vous serrer les coudes. D'autant plus maintenant. Ce pauvre Henri n'aurait pas aimé ça. Et puisqu'il

ne peut pas vous le dire, alors c'est moi qui m'en charge.

Il insista encore, avant de donner la viande à Maurine. Elle n'avait rien dit, mais elle était touchée par la sollicitude de son parrain.

— Accordez-vous sans plus tarder, sinon je vous botte les fesses à toutes les deux.

Gilou Fabrégat semblait particulièrement éprouvé par cette brouille, et plus encore d'avoir appris qu'Henri venait d'être conduit en maison spécialisée. Pour tous, le chef du clan Casténat incarnait un exemple de vertu et de courage. Le patron de la confiserie, l'un des fleurons de Collobrières, était toujours resté digne et fort dans l'épreuve. Aussi, quand les gens du bourg avaient appris sa maladie, peu de monde avait voulu le croire. Cette figure emblématique ne pouvait pas finir ainsi.

Maurine embrassa son parrain avec une tendresse appuyée. Pour Gilou, qui n'avait pas eu d'enfant, Carole et Maurine représentaient l'avenir de cette famille. Un lointain cousinage, qui se perdait dans les ramifications de leur généalogie, unissait les Fabrégat aux Casténat.

— Sois tranquille, je te promets de faire le nécessaire, dit-elle avec douceur avant de poursuivre tristement : Bon, il faut que j'y aille.

À peine avait-elle achevé sa phrase que Gilou la retint par la main.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, tout va très bien.

— Galéjade ! Je suis vieux, mais pas couillon. Alors ? Tu parles ou tu attends que l'aïoli vires ?

Maurine s'en voulut de ne pas mieux dissimuler ses émotions. Gilou avait déjà reçu un sérieux coup

sur la tête en apprenant l'hospitalisation de son meilleur ami, elle n'allait pas l'inquiéter davantage avec ses problèmes. Problèmes qui n'en étaient pas vraiment, du reste, simplement, elle se posait des questions. Depuis huit mois qu'elle avait ouvert son cabinet à côté de la boucherie, la salle d'attente restait quasiment déserte. Les rares patients qui poussaient la porte souffraient de maux superficiels et n'avaient même pas honte, pour la plupart, d'avouer qu'ils se trouvaient là parce que le Dr Mazeret ne pouvait pas les recevoir. Au début, Maurine s'était dit qu'il fallait du temps pour se constituer une clientèle. Lorsqu'elle s'était installée, Gilou l'avait recommandée au pharmacien, au maire, et à tout ce que la commune comptait de notables influents. Mais son carnet de rendez-vous en ville restait vide. En revanche, elle passait ses journées, et bien souvent ses soirées, à sillonner les routes et les chemins des environs pour se rendre auprès des patients qui ne pouvaient pas se déplacer. Et quand, dans les coins les plus retirés du massif, son Land Rover ne pouvait plus passer sur les pistes escarpées, elle terminait à pied jusqu'aux derniers mas, avec son sac contenant les soins de première urgence. Elle avait fini par se demander si elle avait fait le bon choix en ouvrant un cabinet ici. Peu de gens avaient besoin d'elle, dans le fond. Peut-être ferait-elle mieux de retourner dans un hôpital et de poursuivre son internat. Plus rien ne l'obligeait à rester à Collobrières, ni son père, maintenant placé, ni même sa sœur, qui ne tenait pas tant que ça à sa présence.

— Sois confiante, dit Gilou en l'embrassant à son tour, tôt ou tard, les gens finiront par venir à toi. Et puis Mazeret décrochera bien un jour. Pour

l'heure, ils t'observent. Ici, on a tendance à être méfiant. Non pas qu'ils aient peur de toi, *oh pôvre*. Mais vois-tu, chez nous, on a l'habitude de suivre le métier du père. On est formé à la succession dès le premier babillage. Toi, tu es la fille d'Henri. Une Casténat. Tu es née au Lambert. Votre domaine, c'est la confiserie, pas la médecine. Je sais, c'est peut-être vieux jeu, mais que veux-tu, c'est comme ça. On ne mélange pas les figues et les champignons dans le même panier.

Ils se tenaient sur le seuil de la boucherie. Leur attention fut soudain attirée par un attroupement sur le trottoir d'en face, devant les deux hautes fenêtres du cabinet de Mazeret, au rez-de-chaussée d'un hôtel particulier de style classique provençal, sans nul doute le plus bel édifice du quartier.

— Regarde-les barjaquer... Faut pas se demander de quoi ils parlent.

Gilou leva les yeux sur Maurine, qui ne réagissait pas.

— De la Malamousque, pardi ! La parcelle va être mise en vente la semaine prochaine. Ne me dis pas que tu l'ignorais !

Maurine avait bien surpris quelques bribes de conversation entre Carole et son père lors d'un des rares moments de lucidité de ce dernier, mais elles avaient vite été étouffées sur son passage. Manifestement, ce nom reliait les Casténat à un passé douloureux sur lequel Henri ne voulait pas revenir, un sujet tabou dans la famille, dont on évitait de parler, comme si on voulait conjurer le mauvais sort.

— Tu sais comment sont les gens. Cette vente de la Malamousque, tant d'années après le crime des Laucarte...

Même Gilou n'osa pas aller plus loin. Ce drame hantait toujours la bonne conscience de la commune. Une tragédie horrible. À l'époque des faits, d'un bout à l'autre de la France, les médias avaient relaté l'histoire de ce couple brûlé vif dans l'incendie criminel de leur maison... Un véritable climat de délation avait plombé la quiétude qui régnait alors, et les fenêtres des maisons accolées les unes aux autres étaient devenues autant de postes d'observation pour épier son voisin. Aussi, quand les événements avaient pris un tournant décisif avec le bouclage de l'enquête et l'arrestation du coupable, personne ne s'en était plaint. Tout Collobrières avait souhaité oublier cette affaire au plus vite.

— Et puis tu oublies ce qu'a vu Carole il y a quatre jours, près des menhirs du Lambert...

— Oh non, Gilou, pas toi ! s'insurgea Maurine.

N'ayant aucune envie de poursuivre cette conversation, elle s'éloigna. Le boucher la suivit sur le trottoir tandis qu'elle regagnait sa voiture, bien décidée à ne plus écouter ces bêtises à propos de cette Dame blanche qui apparaissait miraculeusement pour avertir quelqu'un de l'imminence d'un danger. Et dire que c'était arrivé à sa propre sœur le soir où leur père était tombé dans l'escalier. Carole, qui s'était levée pour fermer les volets, avait remarqué près des menhirs une silhouette qui avait aussitôt disparu dans un halo de lumière. Intriguée, mais surtout inquiète et voyant là un mauvais présage, elle s'était confiée le lendemain à Gilou et Viviane Briand, une vieille amie de la famille qui travaillait à la confiserie depuis de nombreuses années. Puis elle était revenue sur ses déclarations, pour finalement nier tout en bloc.

— Avoue que c'est troublant. Les derniers témoignages sur la Dame blanche remontent précisément à la veille de l'incendie de la Malamousque. Elle réapparaît maintenant, et regarde ce qui arrive à ton père...

Maurine s'arrêta de marcher et fit face à son parrain, un sourire éblouissant aux lèvres.

— Non, mais je rêve ! On nage en plein obscurantisme. Il y a toujours des explications à tout, j'en suis convaincue. Et s'il le faut, je le prouverai.

— Ne plaisante pas avec ça, pitchoune.

Elle allait répondre, son regard tourné vers les gens qui s'agitaient devant le cabinet du Dr Mazeret, quand, soudain, elle comprit ce qui se passait.

— Pardon, laissez-moi passer, s'il vous plaît, lança-t-elle en se frayant un chemin parmi les badauds, je suis médecin.

Un homme était agenouillé, un couteau à la main, et tentait de rassurer un gamin visiblement tétanisé par la peur.

— On n'a pas le choix, mon bonhomme. Le tou-bib n'est pas là. Il faut agir tout de suite pour extraire le venin, et c'est le seul moyen.

— Mais vous êtes complètement fou ! s'écria Maurine en lui retirant le couteau des mains.

Elle s'agenouilla à son tour. Avec la chaleur qui régnait encore sur les Maures en cette fin septembre, une morsure de vipère n'était pas rare.

— Sois tranquille, tout va bien se passer. Ne t'inquiète pas. Avant tout, reste calme et respire profondément. Ça ne fera pas mal, je te le promets.

L'enfant sembla s'apaiser. Maurine commença par lui retirer le garrot de fortune. Il était trop serré, ce qui était particulièrement dangereux, contrairement aux idées reçues.

— C'est bien. C'est très bien. Tu t'appelles comment ?

— Arthur.

Après une hésitation, il reprit :

— Dites... Je vais mourir ?

— Quelle drôle d'idée ! fit-elle d'un ton volontairement désinvolte tout en nettoyant la plaie. Ce n'est pas la petite bête qui va manger la grosse, non ?

Arthur dodelina de la tête, rassuré.

— Voilà ce qu'on va faire, reprit Maurine. Dans un premier temps, on va aspirer le venin, mais ne t'inquiète pas, ce n'est pas douloureux. Ensuite, tu appuieras sur le bouton de cet applicateur, c'est un sérum antivenin.

— Ça fait mal ?

— Non, tu ne sentiras qu'un léger picotement. Et on va prévenir ta maman ou ton papa. Ils t'emmèneront dans un centre de soins pour s'assurer que tout va bien. Dès demain, tu pourras jouer avec tes copains. Ça te va ?

— Dac' ! Mais ce sera mon père. Ma mère est morte.

— Je dois partir maintenant, un malade m'attend. Quelqu'un va rester avec toi le temps que ton papa vienne te chercher, répondit Maurine avec douceur, comme si elle voulait faire oublier sa maladresse.

Quelques minutes plus tard, sur la route menant à la chartreuse de la Verne, un couvent à quelques kilomètres du centre-ville où elle avait été appelée, Maurine ne pouvait s'empêcher de repenser à ce gamin. Elle avait fait une gaffe et elle s'en voulait terriblement. Furieuse, elle frappa le volant du Land Rover.

— Quelle conne !

Comment avait-elle pu poser une question pareille ? Une question qu'elle-même redoutait tellement étant enfant. Elle s'était toujours sentie cruellement différente de ses petits camarades après la mort de sa mère, et elle avait vécu chaque temps fort de sa scolarité en orpheline. Seule Carole pouvait comprendre ce qu'elle ressentait à l'époque, aucune de ses amies n'ayant perdu un parent, comme elles. Et là, pour la première fois, elle avait blessé un enfant en remuant le couteau dans la plaie.

Elle balaya d'un revers de la main cette pensée qui l'avait contrariée. Pour l'heure, elle se rendait au chevet d'une des moniales, sœur Marie-Céleste, et cette perspective accapara son esprit. Sœur Marie-Céleste était la sœur cadette de sa mère et vivait retirée dans un monde de silence et de dévotion. Maurine avait toujours été fascinée par cette tante que l'on évoquait toujours furtivement lors des réunions familiales, avant de passer bien vite à autre chose. Il y avait bien Mme Slotti, une laïque qui assurait la liaison entre la congrégation et les services publics, pour apporter parfois quelques nouvelles, mais petit à petit, sœur Marie-Céleste était juste devenue une sorte d'esprit bienveillant qui flottait sur leur famille. Maurine était tout excitée à l'idée de la rencontrer. Bien sûr, elle venait la voir aujourd'hui en tant que médecin et elle ne lui parlerait pas de sa mère ni de son autre tante, Édith Garcin. Du reste, Maurine se dit qu'elle ne connaissait guère mieux l'aînée des sœurs, celle-ci ayant vécu en Suisse avec son mari lorsque celui-ci avait pris sa retraite, ne séjournant dans la région qu'une fois par an. Pourtant, en juin dernier, elle avait fait

savoir à Carole et à Maurine qu'elle s'installait au château du Frioul, sur les hauteurs de Collobrières.

Maurine ralentit à l'entrée du virage en épingle à cheveux, à l'orée de la forêt de la Verne. Un véhicule roulait à vive allure en sens inverse et occupait toute la chaussée. Surprise, Maurine eut le réflexe de donner un coup de volant sur la droite. Le Land Rover fit une embardée et termina sa course sur le bas-côté, contre un talus. Le pneu avant éclata.

— Vous ne pouvez pas faire attention !

Furieuse, elle était descendue de sa voiture et se dirigeait vers l'autre véhicule en hurlant de rage. Le pick-up était immobilisé au beau milieu de la route. Maurine ne se démonta pas. Au contraire, elle était bien déterminée à dire ce qu'elle pensait à ce chauffard. Si un enfant s'était promené à vélo, il l'aurait fauché, sans aucun doute. Maurine détestait ces assassins en puissance dont les victimes envahissaient chaque jour les urgences des hôpitaux.

— Mais vous êtes malade de conduire comme ça ! s'écria-t-elle.

La personne était debout devant son véhicule, à trois mètres d'elle. C'était un garde de l'Office national des forêts.

— Ça va ?

— Comment ça, « ça va » ? Eh bien, non, ça ne va pas ! Vous venez de m'envoyer dans le fossé.

Le garde, qui avait repéré le pneu crevé du Land Rover, s'excusa pour les dommages et se proposa de l'aider. Il avait l'air sincèrement ennuyé, mais surtout visiblement pressé de se remettre en route. Maurine se radoucit.

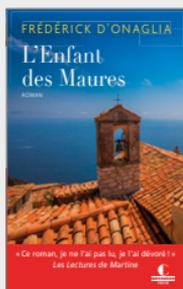
— C'est bon, je sais changer une roue.

L'homme la considéra avec étonnement et gratta sa barbe naissante, comme s'il la mettait au défi. Blessée dans son orgueil de femme indépendante, elle ajouta, piquée :

— Vous voulez parier ?

Le garde de l'ONF esquissa un léger sourire et leva les pouces pour signifier qu'il acceptait le pari.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



L'Enfant des Maures
Frédéric d'Onaglia



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON